

## Correction sujet Beaumarchais

**Sujet :** « Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler les plumes, et paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; [...] : voilà toute la politique, ou je meure ! »

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1778

### Analyse du sujet :

- Analyse de la citation : cette citation, qui est une réplique du personnage de Figaro dans une pièce de théâtre, est constituée d'une longue juxtaposition de propositions (dont on voit qu'elle a été tronquée) et d'une chute mise en valeur par l'adverbe présentatif « voilà » et renforcée par la proposition alternative « ou je meure ». C'est ce qu'on appelle en stylistique une « cadence mineure », c'est-à-dire un procédé de mise en valeur de la dernière partie de la phrase parce qu'elle est plus courte.
  - cette dernière partie, ainsi mise en valeur, indique que ce qui la précède constitue une définition exclusive de la « politique », que l'on peut définir comme l'ensemble des procédés mis en œuvre par une société pour que des individus puissent ensemble, ou comme l'art de diriger un Etat.
  - Les propositions juxtaposées présentent une série d'antithèses qui permettent d'affirmer que la « politique » se définit par le faire croire.
    - La plupart du temps il s'agit de dissimuler ses faiblesses et de faire croire à sa force, en matière de culture, d'information, de compréhension, d'intelligence, bref de pouvoir
    - Mais aussi, parfois, il s'agit de faire croire à sa faiblesse et à son ignorance (« feindre d'ignorer ce qu'on sait » / « de ne point ouïr ce qu'on entend »
- Reformulation de la thèse : selon Figaro, il n'y a pas de réel pouvoir politique, seulement une faculté de certains individus à faire croire à leur pouvoir. La politique n'est qu'illusion.

### Problématisation :

- Analyse des limites de la thèse : toutefois, si l'on peut concéder à Beaumarchais (ou à Figaro) que la politique semble reposer sur le faire croire, on peut difficilement l'y réduire, et admettre que « voilà toute la politique ». Le faire croire crée peut-être le pouvoir, mais la politique n'est pas seulement pouvoir. La politique est action, elle consiste en un ensemble de décisions concrètes destinées à organiser et orienter le vivre-ensemble d'un état. Ainsi, elle ne peut se limiter à cet emprisonnement de l'individu dans une image : elle est nécessairement, par essence, ouverture à autrui et véritablement action. Si l'énergie déployée par les agents du pouvoir est utilisée dans un combat pour conserver son image, la politique manque complètement son objectif et s'affranchit de son identité même.
- Problématique : comment la politique, qui relève d'une action commune, peut-elle se réaliser dans les limites d'un combat pour l'image du pouvoir ?

- I. **Certes, le pouvoir politique relève du « faire croire », selon la vision cynique de Figaro**
  - a. Faire croire à son savoir, à son information, crée une image de pouvoir. Faire croire qu'on sait, c'est faire croire qu'on peut.
  - b. Faire croire à sa puissance, c'est déjà pouvoir
  - c. Mais faire croire à sa faiblesse, c'est aussi rendre crédible son image de pouvoir, voire même s'assurer un certain pouvoir
  
- II. **Néanmoins, cela n'est pas « toute la politique » : dans une vision plus idéaliste, la politique est une action collective qui va à l'encontre de ce « faire croire »**
  - a. Faire croire, c'est se limiter à son image, en être prisonnier, ce qui est contraire à la liberté d'action politique
  - b. Au contraire, la politique doit être ouverture aux autres, un ensemble de moyens de vivre ensemble
  - c. Et d'agir ensemble
  
- III. **Dans cette perspective, et dans une vision plus réaliste, le « faire croire » est un moyen du pouvoir, et non une fin en soi.**
  - a. Le faire croire n'est qu'un intermédiaire pour faire adhérer les autres à ce qu'on est
  - b. Pour leur faire croire ensuite à ce qu'on croit
  - c. Ce qui est un moyen de concrétiser un élan commun vers la vérité, comme valeur supérieure au « faire croire »

I. **Certes, le pouvoir politique relève du « faire croire », selon la vision cynique de Figaro**

- a. *Faire croire à son savoir, à son information, crée une image de pouvoir. Faire croire qu'on sait, c'est faire croire qu'on peut.*

« Feindre [...] de savoir ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas ; [...] avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a pas ; s'enfermer pour tailler des plumes » : toutes ces propositions vont dans le sens de la construction d'une image de quelqu'un qui sait mieux que les autres, qui comprend aussi mieux, et qui a le privilège de cette connaissance, puisqu'elle est secrète (on fait semblant de travailler dans le secret en s'enfermant, mais c'est seulement pour tailler des plumes).

Laclos (lettre 52) : Valmont fait croire à Mme de Tourvel qu'il sait mieux qu'elle ce qu'elle ressent : « il me reste un garant à vous offrir, qu'au moins vous ne suspecterez pas : c'est vous-même ». En prétendant savoir ce qu'elle ne sait pas, il exerce un pouvoir sur elle.

Arendt (« Vérité et politique ») : les « brumes de mystère » dont on enveloppe les informations découragent les chercheurs de vérité et permettent à ceux qui créent ces secrets de prétendre savoir ce que les autres ne savent pas. D'ailleurs, pour cacher une vérité, il faut la transformer en secret, pour éviter qu'on en discute.

Musset (IV, 10) : pour se débarrasser de ceux qui veulent l'éloigner de Lorenzo, parce qu'il a très envie de croire qu'il a effectivement un rendez-vous galant avec sa tante, le duc feint d'avoir des informations auxquelles ils n'ont pas accès et qui l'autorisent à avoir confiance : « Je vous dis que j'ai de bonnes raisons pour savoir que cela ne se peut pas »

*b. Faire croire à sa puissance, c'est déjà pouvoir*

« surtout de pouvoir au-delà de ses forces [...] et paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ». Faire croire à sa force physique ou intellectuelle c'est aussi assurer son pouvoir.

Laclos (lettre 85) : « qu'eussiez-vous fait de mieux ? » demande la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, le plaçant ainsi dans une position de comparaison avec d'autres libertins plus habiles, soit elle-même, soit Prévan. Elle affirme sa supériorité sur eux deux, et ainsi, de fait, elle a le pouvoir de blesser Valmont.

Arendt (« Du mensonge en politique ») : les USA cherchent avant tout à être puissants en adoptant le comportement d'une nation puissante, puisqu'au cours de la guerre du Vietnam ils ont avant tout cherché à se « comporter comme la plus grande puissance du monde ».

Musset (II, 3) : pour exercer du pouvoir sur sa belle-sœur, le cardinal Cibo emploie la menace, c'est-à-dire qu'il se prétend plus puissant qu'elle parce qu'il est son confesseur, et qu'il pourrait révéler ses secrets : « Prenez garde à vous, marquise ! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure solide et sans défaut ; je ne veux point menacer, je n'ai qu'un mot à vous dire : prenez un autre confesseur ».

*c. Mais faire croire à sa faiblesse, c'est aussi rendre crédible son image de pouvoir, voire même s'assurer un certain pouvoir*

« Feindre d'ignorer ce qu'on sait, [...] de ne point ouïr ce qu'on entend » : le mensonge peut aussi prendre la forme opposée, celle de se faire passer pour plus faible qu'on n'est, plus ignorant. Cela peut :

- Rendre crédible son image de pouvoir. Arendt (« Du mensonge en politique ») : « les spécialistes de la solution des problèmes, qui connaissaient tous les faits qui leur étaient régulièrement exposés par les rapports des services de renseignements, ne pouvaient avoir recours qu'à leurs techniques [...] et cela dans le but d'éliminer, jour après jour, ce qu'ils savaient être de la réalité ». Ils font comme s'ils ne savaient pas ce qui se passe au Vietnam, parce que leurs calculs donnent une vision beaucoup plus cohérente et agréable de la réalité, ce qui leur donne du pouvoir sur ceux à qui ils la communiquent, et permet d'asseoir l'image de la puissance américaine
- Créer du pouvoir. Laclos (lettre 81) : pour mieux acquérir ses « talents » (faire croire et ne pas s'en laisser accroire) la jeune marquise de Merteuil feint d'être ignorante – c'est à cette condition qu'elle réussira à endormir les soupçons et à « posséd[er] les talents auxquels la plus grande partie de nos Politiques doivent leur réputation ». C'est d'ailleurs la même chose chez Musset : si Lorenzo peut finalement prendre le pouvoir sur le duc en le tuant, c'est parce qu'il s'est appliqué à paraître faible et inoffensif, un « lendemain d'orgie ambulante » (I, 4)

## II. Néanmoins, cela n'est pas « toute la politique » : dans une vision plus idéaliste, la politique est une action collective qui va à l'encontre de ce « faire croire »

a. *Faire croire, c'est se limiter à son image, en être prisonnier, ce qui est contraire à la liberté d'action politique*

Laclos (lettre 56) : vouloir correspondre à l'image d'une femme vertueuse emprisonne la présidente de Tourvel dans un mariage qui ne tient que par les liens du devoir : « je suis heureuse, je dois l'être ». C'est d'ailleurs la même chose pour Cécile Volanges, qui se limite énormément pour correspondre à l'image qu'elle a de la vertu.

Arendt (« Du mensonge en politique ») : le gouvernement américain vit dans la peur de perdre son image de puissance, ce qui limite nécessairement son action (« ce qu'indiquent bien les documents du Pentagone, c'est la hantise de la défaite et de ses conséquences, non sur le bien-être de la nation, mais « sur la réputation des Etats-Unis et de leur Président »). Ainsi le faire croire limité à l'image n'est pas tant un pouvoir qu'un asservissement.

Musset (III, 3) : si Lorenzo tue le duc et ainsi le vainc, c'est une victoire à la Pyrrhus, parce qu'il est prisonnier de son image qui lui colle à la peau. Ayant commis son meurtre il n'a plus qu'à mourir : « Le Vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau ».

b. *Au contraire, la politique doit être ouverture aux autres, un ensemble de moyens de vivre ensemble*

Laclos (lettre 173) : cette définition de la politique, dans *Les Liaisons dangereuses*, peut se traduire par le triomphe du Bien sur le Mal, donc par un retour à l'ordre moral : Mme de Merteuil est punie alors que Prévan est réhabilité et applaudi, reconnu par les autres

Arendt (« Vérité et politique ») : une vraie pensée politique ne se construit pas dans l'intimité de la réflexion, mais dans la représentation des opinions existantes sur un même sujet. C'est pourquoi « la pensée politique est représentative ». Dès lors il ne faut surtout pas s'enfermer dans une image ou dans une illusion, mais se représenter à l'esprit les potentialités en toute impartialité.

Musset (I, 2) : la ville de Florence est représentée comme une maison solide, à plusieurs piliers, qui se déséquilibre dès qu'on la transforme radicalement parce que certains piliers deviennent plus importants que d'autres (les Médicis par rapport aux autres familles). La politique est donc l'équilibre collectif, qui ne peut se jouer sur des apparences.

c. *Et d'agir ensemble*

Laclos : pour assurer l'éducation des jeunes filles et ce triomphe de la moralité dans la société, c'est un travail de groupe : Valmont remet les lettres à Danceny, celui-ci s'en remet à Mme de Rosemonde, qui s'adresse à Laclos pour les publier, et c'est enfin au lecteur d'adopter une posture active dans sa lecture pour atteindre cette morale

Arendt (« Du mensonge en politique ») : « Nous sommes libres de changer le monde et d'y introduire de la nouveauté ». La politique n'est pas que la préservation d'une image de pouvoir : elle est véritablement action sur le monde, l'action politique découlant d'une connaissance vraie du passé et du présent, mais aussi de l'imagination comme capacité à envisager les potentialités de l'avenir.

Musset (III, 7) : pour Philippe Strozzi, dans son discours éloquent, l'action politique doit passer par la force. Les Médicis ne « sont rien » sans les troupes de Charles Quint, alors que lui peut fédérer tous les

citoyens de Florence pour agir ensemble : « Il y a à Florence quatre-vingts palais, et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre, quand la Liberté y frappera ».

### **III . Dans cette perspective, et dans une vision plus réaliste, le « faire croire » est un moyen du pouvoir, et non une fin en soi.**

#### *a. Le faire croire n'est qu'un intermédiaire pour faire adhérer les autres à ce qu'on est*

On ne fait pas d'action politique tout seul. Mais pour ne pas être tout seul, il faut emporter l'adhésion des autres. Pour cela, il faut qu'ils nous fassent confiance, et alors l'image qu'on renvoie, ce à quoi on fait croire, est un moyen vers une fin.

Laclos (préface du rédacteur) : Laclos nous ment lorsqu'il prétend qu'il n'a pas écrit ces lettres mais les a seulement recueillies. Pourtant, dans cette préface, il s'attache à créer de lui une image honnête (ex : « j'avoue avec sincérité ») pour amener le lecteur à lui faire confiance et à lui faire ressentir comme autant d'outrages les affronts que les libertins font subir à leurs victimes.

Arendt (« Vérité et politique ») : même si on renvoie une image fausse de soi pour créer la confiance, même si ainsi elle est un mensonge, ce mensonge peut être une voie d'accès à la vérité par la suite (« le mensonge peut fort bien servir à établir ou sauvegarder les conditions de recherche de la vérité »). C'est pourquoi le mensonge politique est qualifié d' « outil nécessaire et légitime ».

Musset (II, 4) : Lorenzo fait croire à tout le monde, même à sa famille, qu'il est devenu un débauché profondément immoral. Cette création d'image est au service de son projet politique, puisqu'il lui permet de sembler inoffensif au duc et à son entourage. Toutefois ce mensonge n'est qu'un intermédiaire vers une fin plus noble, et propre au bien commun. Il le dit même : « l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés ».

#### *b. Pour leur faire croire ensuite à ce qu'on croit*

Laclos (lettre 9) : Mme de Volanges croit fermement à la fausseté du vicomte de Valmont, et en tant qu'amie essaie de faire partager cette croyance à Mme de Tourvel (« encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant »). C'est parce qu'elle lui a renvoyé l'image d'une bonne amie, mais aussi parce qu'elle a sciemment fait semblant d'accueillir volontiers Valmont chez elle, qu'elle est mesurée de faire passer cette croyance.

Arendt (note liminaire de « Vérité et politique ») : Arendt se présente comme une philosophe professionnelle, qui inscrit son œuvre dans une continuité de réflexions, tout à fait sérieuse. C'est en présentant cette image qu'elle peut ensuite transmettre ce qu'elle croit, à savoir que l'homme moderne, en crise, doit réviser ses grilles de lecture du monde et ses modes d'action, puisqu'il est dans une « brèche entre le passé et le futur ».

Musset (III,6) : la marquise Cibo fait croire au duc Alexandre qu'elle est amoureuse de lui, ce qui lui permet ensuite d'essayer de l'influencer, de lui faire comprendre que le peuple de Florence ne le soutient plus parce qu'il est trop despotique. C'est ainsi qu'elle espère (à tort) avoir une action politique : « Je te dis que Florence t'appelle sa peste nouvelle, et qu'il n'y a pas une chaumière où ton portrait ne soit collé sur les murailles, avec un couteau dans le cœur ».

#### *c. Ce qui est un moyen de concrétiser un élan commun vers la vérité, comme valeur supérieure au faire croire*

Laclos (lettre 175) : cette prédilection pour la vérité, pour la tombée des masques, se voit à la satisfaction du Marquis de \*\*\* dont le bon mot à propos de la marquise de Merteuil réjouit tout Paris : « son âme était sur sa figure »

Arendt (« Du mensonge en politique ») : « La vérité, comme si elle ne s'impose pas publiquement, possède au regard de tous une inaliénable primauté ». Lorsqu'on cache trop d'informations, cela peut susciter de la curiosité, et un attrait pour la découverte de la vérité.

Musset (III,3) : il est finalement impossible à Lorenzo de renoncer à sa mission, parce que fondamentalement il est honnête, et il préfère la vérité au mensonge : « La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber ».

#### **Propositions d'accroches :**

- 1) Dans *Le Mariage de Figaro*, Beaumarchais, dramaturge du siècle des Lumières qui partage leurs idéaux, met en scène un astucieux valet qui n'a pas peur de ses opinions. Or, quand son maître le comte Almaviva lui propose d'entrer en politique, voici ce qu'il lui répond : « citation »
- 2) Qu'est-ce que la politique ? La question est évidemment vaste, mais un domaine y semble inextricablement lié : le pouvoir. Or, selon le personnage de Figaro dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1778), la politique pourrait même se résumer à l'apparence du pouvoir : « citation »
- 3) « Si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins », affirme Jacques Lacan dans *Propos sur la causalité psychique* en 1946, nous invitant ainsi à nous interroger sur la réalité ou la relativité du pouvoir. Suffit-il de croire et de faire croire qu'on a du pouvoir pour en avoir ? C'est ce que semble affirmer Beaumarchais dans *Le Mariage de Figaro* (1778) : « citation »

#### **Proposition de conclusion :**

Nous nous étions demandé comment la politique, qui relève d'une action commune, peut se réaliser dans les limites d'un combat pour l'image du pouvoir, souscrivant ainsi au constat désabusé de Beaumarchais qui affirme que la politique se résume au pouvoir, et même pis : à l'image seule du pouvoir. Mais ce mensonge sur l'image ne peut être qu'un instrument et non pas « toute la politique » : jouer sur son image peut en réalité se mettre au service de la liberté humaine, de l'action, et finalement de la vérité. Chez Laclos, la question de la politique n'est pas centrale. Nous avons pu l'aborder par le biais de l'équilibre social, mais difficilement par celui d'une volonté commune d'organiser et orienter cette société. Cela semble être davantage le rôle de la religion, ou de la littérature. Quoi qu'il en soit, le « faire croire » semble effectivement moteur du pouvoir, si bien qu'on peut dire que *Les Liaisons dangereuses* souscrivent dans l'ensemble à la thèse de Beaumarchais. Chez Musset, la question politique est plus présente, mais ici le pouvoir est assuré par la force plutôt que par l'image, et la révolution politique, par l'action plus que par le « faire croire ». Enfin, chez Arendt, le « faire croire » est central en politique, mais non pas pour tromper ou pour seulement donner l'image du pouvoir, ce qui constitue l'écueil d'arrogance des Etats-Unis dans « Du mensonge en politique ». « Faire croire », c'est surtout faire adhérer à son opinion, pour avancer ensemble vers un avenir que nous aurons créé en toute connaissance de cause, parce que nous sommes des hommes, et qu'ainsi nous sommes libres d'agir. Finalement, « voilà toute la politique ».